



HAL
open science

Franz Boas (1858-1942)

Marie Mauzé

► **To cite this version:**

| Marie Mauzé. Franz Boas (1858-1942). Dictionnaire des anthropologies, 2022. halshs-03483964

HAL Id: halshs-03483964

<https://shs.hal.science/halshs-03483964>

Submitted on 16 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BOAS

[1858-1942]

Nous sommes dans les dernières décennies du XIXe siècle. Le jeune Franz Boas qui allait devenir le fondateur de l'anthropologie américaine poursuit d'abord en Allemagne, son pays d'origine, un cursus universitaire orienté vers les mathématiques et la physique. Il obtient un doctorat en 1881 sur les variations de la couleur de l'eau, mais depuis son enfance sa véritable passion était la géographie et l'étude du monde polaire. Il réalisera son rêve en 1883 en se rendant en terre de Baffin au nord de Cumberland Sound (Canada). Au près des Inuits, il étudie les relations entre les hommes et leur environnement géographique. Le fil conducteur de son projet, influencé par la tradition allemande de l'anthropogéographie, était de mettre en rapport des éléments tels que la taille des groupes locaux, l'ampleur de leurs migrations, la localisation des zones de chasse, les routes commerciales et les liens entre groupes voisins afin de déterminer l'incidence du milieu naturel sur l'évolution des sociétés humaines. Ce séjour constitue un point de bascule critique dans son engagement dans les sciences sociales et sa réflexion sur ce qui commun entre les êtres humains et ce qui les différencie, pourquoi et comment. Dans le contexte des théories évolutionnistes à l'honneur à cette époque qui présupposaient l'existence d'une trajectoire unique et non réversible de l'histoire de l'humanité et s'attachait à déterminer en comparant les productions matérielles des humains les différents stades de l'évolution sociale et culturelle des communautés humaines, en fonction d'un axe orienté du « simple » vers le « complexe », Boas mobilise plusieurs disciplines (anthropologie physique, linguistique, ethnologie) pour montrer que les différences entre les groupes humains ne sont pas fondées sur des critères biologiques ou raciaux mais sont le fait de facteurs historico-culturels et environnementaux. Il défendra tout au long de sa vie que « le comportement d'un peuple n'est pas intrinsèquement défini par la lignée biologique, mais par la tradition culturelle » (Muller-Wille 2014 :140). Prenant en compte les théories de son temps, Boas propose une nouvelle conception de l'être humain toutefois définie dans un jeu de miroir entre l'homme primitif et l'homme civilisé

Le corps humain à l'épreuve de la race ?

« On parle, écrit Boas, toujours très facilement de races, mais personne ne peut répondre de manière définitive à la question de savoir ce qui constitue précisément une race. [...] Ce travail n'a rien à voir avec les questions raciales, mais plutôt avec l'influence de l'environnement la croissance. [...] mon intérêt s'est concentré sur des problèmes qui doivent être résolus avant de pouvoir utiliser les données de l'anthropologie physique pour élucider des problèmes historiques » (2017 :117-118). A la fin du XIXe siècle, les savants acquis à la pertinence des dogmes évolutionnistes soutenaient que les particularités anatomiques des êtres humains étaient stables, la forme de la tête, étant considérée comme un des indices d'une affinité biologique entre des groupes humains. On pense alors que les populations ayant la même forme de tête devaient être étroitement apparentées, et inversement celles dont la tête était conformée différemment étaient éloignées. L'indice céphalique – ou le rapport entre la largeur et la longueur du crâne – permettait de classer les

racés en se fondant sur des critères craniométriques. La mensuration de crânes était utilisée comme méthode servant à justifier la pertinence d'un déterminisme racial établissant une hiérarchie entre les êtres humains, d'un côté, les civilisés, de l'autre, les primitifs incluant les gens couleur, les primitifs étant considérés racialement et mentalement inférieurs aux civilisés.

Au tournant du XXe siècle, la question de la race ne s'adressait pas seulement aux populations autochtones de l'Amérique du Nord mais concernait aussi les immigrés de l'Europe du sud et de l'est, qui dans un contexte de forte immigration censée menacer la « pureté » de la « race américaine blanche », étaient perçus comme une menace. La collecte extensive de données apparaissait à Boas le seul moyen scientifique susceptible de corroborer ou non la stabilité des traits anatomiques chez les individus d'une même race. Sa vaste enquête (1908-1910) portant sur les caractéristiques anthropométriques d'un ensemble de 18 000 immigrés venant d'arriver aux Etats-Unis et d'enfants de chaque groupe-échantillon nés aux Etats-Unis montra que l'index céphalique des enfants avait été légèrement modifié et donc que le corps humain est très sensible aux conditions dans lesquelles il se développe. D'où la conclusion que l'index céphalique n'est pas un trait héréditaire stable mais varie à l'intérieur de chaque supposée race en fonction du milieu. Ce travail mit en évidence plusieurs points : « les caractères d'une race [...] d'une grande fixité dans leur milieu d'origine subissent des modifications dans un environnement nouveau ; [...] si ces caractères physiques changent, c'est toute la constitution corporelle et mentale des immigrés qui est susceptible d'être modifiée ». En outre l'étude montre que « les types physiques sont d'une très grande plasticité [...], la permanence d'un type dans un milieu nouveau sont l'exception plutôt que la règle » (Boas 2017 : 142). L'enquête remet en question l'argument « biologique » de la supériorité de la race blanche en montrant l'instabilité des « races » dans un contexte de migration.

Avant l'enquête new-yorkaise, Boas avait mené entre 1888 et 1897 une série de mesures anthropométriques sur les peuples autochtones de la Colombie britannique et de la côte ouest des Etats-Unis. Prendre les mensurations des autochtones dans les prisons, les écoles avec le consentement des autorités politiques, des missionnaires ou des chefs locaux, piller des ossements ou des crânes, prendre des photographies des visages, faire des moulages, n'était pas tâche agréable pour le jeune anthropologue, mais nécessaire au nom de la science. Le résultat des enquêtes permit d'isoler au moins trois types physiques (Boas 1974: 91-92) au sein des peuples dans la région mais aussi de constater une stabilité relative de ces types en raison des contacts étroits entre eux au sein d'un même milieu. L'étude du cas Nuxalk (Bella Coola) mit en exergue les variations anatomiques d'un peuple dit « mixte » vivant dans un environnement stable, cependant composé d'individus appartenant à des « types » physiques différents. Les Nuxalk dont l'origine salish est attestée, ont au cours de leur histoire, contracté des mariages avec des Athapaskans et des Heiltsuq. Le métissage avec d'autres peuples modifia leurs traits physiques (Boas 1974 : 92), mais pour autant ne produisit pas un « type moyen », incluant une « moyenne » des traits issus de chaque lignée parentale. L'analyse de la taille des individus et celle de leur index céphalique firent apparaître les caractéristiques de chacun des types-composants dans l'échantillon, qui se manifestèrent par des combinaisons extrêmement variées chez les individus, certaines parties du corps se rapportant à un type, d'autres parties à un autre (Boas 2017 : 145-146). Alors que les formes moyennes issues des mélanges n'existent pas ou sont très rares, les combinaisons sont à l'origine d'une très grande diversité de formes physiques individuelles.

Quant à la langue nuxalk qui appartient à un sous-groupe de la famille des langues Salish, elle en conservé la structure et le lexique, mais a emprunté des mots aux langues voisines avec lesquelles elle a été en contact. Les langues comme les types morphologiques varient, se transforment à la faveur de la dynamique historique des échanges entre les groupes et les individus.

Boas contestait l'idée d'une unité de la race humaine et insistait au contraire sur la diversité des types physiques résultant de plusieurs facteurs, héréditaires et environnementaux. L'enjeu de ses travaux était de dissocier race et culture, le biologique et le social. Ainsi qu'il le souligne : « L'existence d'une unité de forme corporelle, même dans la population la plus homogène que nous connaissons, peut être réfutée, et l'existence d'une personnalité culturelle embrassant toute une « race » est, à tout prendre, une fiction poétique, dangereuse et pernicieuse » (Boas 1940 : 14). La race n'était pas un concept opératoire pour discriminer les êtres humains entre eux par rapport à leurs capacités physiques, mentales et sociales. Toutefois, la question de l'hérédité ne pouvait être ignorée, car si le milieu exerce une influence sur les traits anatomiques des humains, l'hérédité reste un facteur déterminant, comme le souligne Boas : « En admettant même que l'environnement exerce une influence extrêmement décisive, force est de constater que tous les traits essentiels de l'homme sont dus principalement à l'hérédité » (Boas 1911 :76).

Le fonctionnement de l'esprit humain

Les anthropologues ont presque toujours pensé que l'espèce humaine était une, mais peu pensaient à l'époque de Boas que les « races » de l'humanité avaient une capacité égale de développer des formes culturelles. Grâce aux travaux de Boas, il a été couramment admis que chaque peuple a la même capacité humaine de développer des formes et que les différences culturelles ne relèvent pas facteurs génétiques mais trouvent leur origine dans une multiplicité de facteurs historiques et culturels tels que le rapport des humains avec leur environnement, les relations entre les peuples, les mouvements de population et les méthodes de transmission des éléments culturels. Il est par conséquent absurde de hiérarchiser les cultures entre elles en utilisant des notions comme « simple » et « complexe », au contraire l'évidence commande de s'intéresser à la très grande variété des cultures : pour Boas, le terme « culture » doit se décliner au pluriel. Il n'existe pas une culture mais des « cultures », qui sont à la fois semblables et différentes.

Cet apparent paradoxe pose question sur le fonctionnement de l'esprit humain. Comment expliquer l'existence de phénomènes culturels similaires dans des sociétés éloignées dans le temps et l'espace ? Deux théories nées en Allemagne ont influencé le positionnement de Boas. L'une défendue par Adolf Bastian (1826-1905), qui consiste à voir « dans cette ressemblance un effet de l'unité de l'esprit humain », se caractérisant par le partage de traits fondamentaux ou 'idées élémentaires' (*Elementargedanken*), appelées aussi « universelles », (Boas 2017 : 528, 538), et existant en nombre limité. Si Bastian ne pose pas la question de leur origine, en revanche il souligne que l'influence de l'environnement géographique sur ces idées élémentaires produirait des « variantes locales » (*Völkergedanken*), ce qui expliquerait les phénomènes de diversité culturelle. Quant à la seconde thèse défendue par Friedrich Ratzel (1844-1904), elle soutient que les ressemblances s'expliquent par l'origine commune de traits qui se sont diffusés à partir d'un centre quel que soit l'éloignement spatial des groupes concernés (Boas 2017 : 531). Dans ce

débat sur les causes de la présence de traits identiques ou analogues dans sociétés non reliées entre elles, Boas favorise l'hypothèse d'un fonctionnement uniforme de l'esprit à celle de l'existence d'une connexion historique (Boas 2017 : 537), en rappelant qu'il est « impossible d'affirmer qu'un même phénomène a toujours les mêmes causes et que c'est là la preuve que l'esprit humain obéit partout aux mêmes lois » (Boas 2017: 543-544). En effet, les idées ne se manifestent pas partout de la même manière, elles varient en fonction de facteurs externes – l'environnement qui est à comprendre comme un écosystème incluant les conditions physiques d'un milieu, mais aussi les relations entre les humains – et de facteurs internes, c'est-à-dire psychologiques. Boas en veut pour preuve que des phénomènes tels que le chamanisme, le totémisme ou encore le port masques n'ont pas partout la même signification et la même fonction : répandu dans de nombreuses sociétés dites primitives, le masque renvoie à des usages variés : parfois le masque personnifie un esprit, parfois il écarte des esprits hostiles ; dans certains cas, il a un rôle théâtral ou commémoratif (Boas 2017-: 543).

Les ressemblances et les différences entre des cultures ne peuvent être appréhendées raisonnablement que dans un cadre comparatif dont les limites restent cantonnées au sein des frontières d'une même aire culturelle. Ce n'est qu'à la suite d'un examen détaillé de faits culturels « dans leur rapport avec la totalité de la culture et en lien avec leur répartition géographique parmi les tribus voisines » qu'il est possible de déterminer les causes historiques de leur apparition et les « processus psychologiques à l'œuvre dans leur développement » (Boas 2017 : 545). Chaque culture forme un tout organique au sein duquel tous les éléments sont reliés entre eux, la place d'un élément ne fait sens que dans ce système, de sorte que « [t]oute tentative de déduire les formes culturelles d'une cause unique est vouée à l'échec, car les diverses expressions de la culture sont étroitement reliées les unes aux autres et aucune ne peut être modifiée sans avoir un effet sur toutes les autres. La culture est intégrée » (Boas 1940 : 256).

Pour comprendre la nature et le fonctionnement d'une culture, il est nécessaire de prendre en considération la dynamique à l'œuvre entre les faits de culture et les comportements humains, car on ne peut pas réduire les phénomènes sociaux à une mécanique abstraite régie par des lois qui en expliqueraient sa structure. Le facteur humain joue un rôle crucial dans la dynamique des cultures. L'être humain est un être « social et culturel » qui déploie ses activités pratiques et artistiques, réagit psychologiquement et émotionnellement dans le cadre de la culture dont il a hérité, mais il est aussi à l'origine d'innovations, lesquelles instaurent une dynamique dans la vie sociale (Boas 1966 : 268). La culture n'est ni une entité abstraite ou mystique, « la vie d'une société est assurée par l'action individuelle ou collective d'individus entourés par les produits de leurs activités et de celles de leurs ancêtres, sous la pression des traditions dans laquelle ils ont été élevés » (Boas 1962 :245).

Les faits qui participent au développement d'une culture sont multifactoriels : l'humain pourrait être défini comme un agent qui, bien que contraint par son héritage culturel, participe par son action individuelle à des changements en donnant sens à de nouvelles pratiques qu'il emprunte à un groupe voisin ou qu'il crée par la force de son imagination. Ces

innovations sous réserve de compatibilité avec les traits culturels en usage sont par la suite adoptées par l'ensemble de la communauté.

L'homme primitif et l'homme civilisé

Existe-t-il des différences significatives entre un humain primitif et un humain civilisé ? Il est clair que dans son analyse des « traits de la mentalité primitive » comparés à ceux des civilisés Boas ne vise pas à identifier les différences dans les capacités cognitives et les aptitudes intellectuelles entre deux catégories d'êtres humains, mais entend démontrer que si différences il y a, elles sont déterminées par un ensemble de comportements transmis sur la longue durée par la force des traditions et de l'habitude, et renforcés par des justifications de nature éthique relevant à l'origine d'un fondement émotionnel. L'existence de catégories numériques et grammaticales dans toutes les langues montre que l'abstraction est une qualité commune à tous les humains. Dans certaines langues indigènes, les catégories grammaticales traduisent des formes logiques de pensée d'une très grande complexité, beaucoup plus complexe que celles du Latin ou de l'anglais par exemple (Boas 1911 : 194). Cependant Boas cherche à cerner quelques caractéristiques qui singularisent la culture primitive. Il observe d'abord une absence de différenciation entre ce qu'il appelle les activités mentales, tous les domaines étant inextricablement liés : « [un] grand nombre d'associations [sont] établies « entre des ensembles de phénomènes totalement hétérogènes, par exemple entre les phénomènes naturels et les émotions individuelles, les groupements sociaux et les concepts religieux, l'art décoratif et l'interprétation symbolique » (Boas 2017 : 564). Conçues par l'homme primitif comme relevant du religieux ou du symbolique, les actions qui pourraient nous sembler « insignifiantes » étaient en réalité intimement liées à des idées sacrées si bien qu'un écart par rapport à la coutume prenait le caractère d'un tabou et engendrait une réaction émotionnelle, justifiée cependant par une explication rationnelle. Dans la culture occidentale, la justification religieuse d'une coutume par exemple avait cédé la place à une explication rationnelle. Là où chez l'homme primitif, un concept est associé à un ensemble d'autres concepts par l'intermédiaire d'états émotionnels, chez l'homme civilisé, un concept est connecté à d'autres concepts par le biais de la causalité. Selon Boas, la différence entre ces deux modalités de relation au monde explique « l'opposition entre le conservatisme de la culture primitive, d'un côté, et, de l'autre la tendance à la variation de nombreux traits de notre civilisation » car elle « se caractérise par la disposition permanente qui ne possède aucune valeur émotionnelle » (Boas 2017 : 565-566). Peut-on pour autant conclure sur un modèle dichotomique qui soutiendrait que l'homme primitif est agi par ses émotions et que l'homme civilisé est mû par la raison ? Boas est ambigu sur la question. Mais quelles que soient les modalités des relations des humains au monde, Boas leur reconnaissait, à défaut être rationnels, d'avoir la faculté de rationaliser leurs conduites et leurs actions et de les justifier par rapport à leurs traditions culturelles.

Marie Mauzé

Références

BOAS Franz, 1911, *The Mind of the Primitive Man*, New York, The Macmillan Company

BOAS Franz, 1940, « Hérité et milieu », in *Races et racismes. Groupement d'études et d'information*, n° 5, p. 5-14.

BOAS Franz, 1962, *Anthropology and Modern Life*. With an introduction by Ruth Bunzel, Toronto, General Publishing Company.

BOAS Franz, 1966, *Race, Language and Culture*, Toronto, Collier-Macmillan [1940].

BOAS Franz, 1974, "Fieldwork for the British Association, 1888-1897", in STOCKING George W. (dir.), *A Franz Boas reader. The Shaping of American Anthropology, 1883-1911*, pp. 88-107 [1899].

KALINOWKI Isabelle et JOSEPH Camille, (dir.), 2017, *Franz Boas. Anthropologie amérindienne*, Paris, Flammarion.

MÜLLER-WILLE Ludger, 2014, *The Franz Boas Enigma. Inuit, Arctic, and Sciences*, Montréal, Baraka Books.

Bibliographie complémentaire

COLE Douglas, 1999, *Franz Boas. The Early Years, 1858-1906*, Vancouver, Douglas & McIntyre.

DARNELL Regna, Michelle HAMILTON, Robert HANCOCK, et Joshua SMITH (dir.), 2015, *The Franz Boas Papers, Volume 1. Franz Boas as Public Intellectual – Theory, Ethnography, Activism*, Lincoln and London, University of Nebraska Press.

ESPAGNE Michel et KALINOWKI Isabelle (dir.), 2013, *Franz Boas, le travail du regard*. Paris, Armand Colin.

ROHNER Ronald, 1969, *The Ethnography of Franz Boas. Letters and Diaries of Franz Boas Written on the Northwest Coast from 1886 to 1931*, Chicago, The University of Chicago Press.